

Série : Histoire de l'Église
Leçon 30 : La réforme en Allemagne au
17^e et 18^e siècle – Les Piétistes et les Moraves

Prêché mercredi le 12 août 2015
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda
Par : Marcel Longchamps

Formation biblique pour disciples

(Comprenant des études sur tous les livres de la Bible,
sur la théologie systématique et sur l'histoire de l'Église)

Disponible gratuitement en format PDF et en MP3

Voir le contenu détaillé sur le site Web

Série : Histoire de l'Église (T-3)

Leçon 30 : La réforme en Allemagne au 17^e et 18^e siècle – Les Piétistes et
les Moraves

Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda

Adhérent à la Confession de Foi Baptiste de Londres de 1689

www.pourlagloiredechrist.com

Par : Marcel Longchamps

INTRODUCTION

Dans notre dernière leçon, nous avons vu que Martin Luther était contre l'idée d'utiliser la force pour défendre la Réforme. Mais les princes protestants n'avaient pas suivi son conseil. Après la mort de Luther, les alliances politiques, contractées par les princes protestants, entraînaient bientôt de néfastes conséquences.

I) LA RÉFORME EN ALLEMAGNE AU 17^E ET 18^E SIÈCLE

Le Seigneur dit lui-même : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (Jean 18: 36). En Jérémie 17: 5-7 on lit : « Maudit l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras, et dont le cœur se retire de l'Éternel !... Béni l'homme qui se confie en l'Éternel, et de qui l'Éternel est la confiance ! » Luther n'avait cessé de parler dans ce sens.

Un moment abattu par les coups violents qui lui avaient été portés, le catholicisme relevait la tête et sut habilement profiter des points faibles qu'il décelait chez ses adversaires.

Alors que l'Église romaine se targue, et elle peut le faire, de l'unité de doctrine qui n'a cessé de la caractériser, les divisions se glissaient dans les rangs des réformés. Luthériens et calvinistes ne s'entendaient pas sur des points essentiels, sur la question de la Cène entre autres ; Calvin et Zwingli s'opposaient, avec raison, à la théorie énoncée par Luther. Sur des faits de cette nature, car il y en avait d'autres, on ne pouvait aboutir à un compromis ; la vérité n'en admet jamais.

Les catholiques sincères, qui étaient nombreux, ne pouvaient que se rendre à l'évidence et reconnaître les égarements qui distinguaient leur Église. Ils avouaient même certaines erreurs de doctrine ; ainsi un parti important critiquait la toute-puissance accordée à la papauté. Ces circonstances provoquèrent une tentative de réforme faite par les catholiques eux-mêmes. On trouvera quelques détails à ce sujet dans le chapitre consacré au concile de Trente. Mais l'attachement à la tradition triompha de toutes ces tendances libérales ; loin d'être ébranlée, l'autorité pontificale sortit de l'épreuve plus vigoureuse que jamais.

Encouragé par cette issue favorable, le catholicisme entreprit une offensive énergique pour chercher à regagner le terrain qu'il avait perdu, en Allemagne avant tout. Il faut dire que, si les protestants y étaient apparemment nombreux, cela résultait de chiffres souvent trompeurs quant à la réalité des conversions. Suivant la pratique du temps, beaucoup n'avaient embrassé la Réforme que sous la pression de leurs princes.

On estimait normal que le peuple pratiquât le même culte que son souverain. Il y avait néanmoins nombre d'âmes pieuses, certainement sauvées et animées du désir d'obéir aux enseignements de la Parole de Dieu. Mais, chez la grande masse, c'était pur formalisme ; aussi les missionnaires catholiques remportèrent-ils de faciles succès.

Les souverains protestants persistèrent dans leur aveuglement. Ils développèrent encore le cercle de leurs alliances, si bien que, plus tard, ils en vinrent à solliciter des appuis étrangers, même auprès de princes catholiques,

comme le roi de France, dont ils connaissaient l'animosité séculaire contre la maison d'Autriche, championne de l'Église romaine en Allemagne.

A) La guerre de trente ans

L'empereur s'empressa d'agir de même et c'est ainsi que l'Allemagne, divisée en deux camps devint le théâtre d'une guerre féroce qui dura trente ans (1618-1648), religieuse autant que politique, mais dont l'étude ne rentre pas dans le cadre de ce livre.

Nous dirons seulement que les protestants s'affaiblissaient eux-mêmes à cause de leurs rivalités intestines ; ainsi le fait que Frédéric V, électeur palatin et chef de leur ligue, était calviniste, empêcha les princes luthériens d'y adhérer, entre autres l'électeur de Saxe, un des plus chauds défenseurs des protestants : triste spectacle d'une maison divisée contre elle-même parce que ceux qui l'habitaient ne cherchaient pas ce qui pouvait les unir, à savoir les intérêts du Seigneur, et avaient donné la première place dans leurs préoccupations aux choses d'ici-bas, surtout à leurs rancunes personnelles.

La guerre de Trente ans laissa l'Allemagne ruinée. Des provinces entières étaient transformées en déserts. Certains villages virent leur population tomber de 600 à 20 habitants. Des villes riches et prospères furent saccagées et il n'y restait plus que des monceaux de ruines ; plus de commerce, plus d'industrie. Des troupeaux de loups parcouraient les campagnes sans qu'il se trouvât personne pour leur donner la chasse. Le pays retomba dans une semi-barbarie et ne se remit de cette terrible misère qu'après de très longues années.

On pourrait croire que cette crise douloureuse aurait parlé aux consciences de ceux qui en furent les témoins : « Lorsque tes jugements sont sur la terre, les habitants du monde apprennent la justice », lit-on en Ésaïe 26:9. En Allemagne il n'en fut malheureusement rien.

Les formes extérieures de la piété subsistaient, il est vrai, mais on en avait tout à fait renié la puissance (voir 2 Tim. 3: 5). On sacrifiait tout aux besoins du moment ; le souci matériel l'emportait sur n'importe quel autre, de plus en plus les hommes cherchaient à s'en tirer par eux-mêmes, sans s'humilier devant Dieu de la catastrophe par laquelle ils venaient de passer et qu'ils

avaient attirée sur leurs têtes par leur légèreté, leur insouciance de ce qui convenait à la sainteté de Dieu, sans se rappeler qu'il est le dispensateur de tous les biens, matériels aussi bien que spirituels.

La raison humaine prétendait suppléer à la foi. Au lieu d'accepter en toute simplicité la vérité telle que la Parole de Dieu la révèle, on prit l'habitude d'ergoter à perte de vue. « Si quelqu'un... ne se range pas à de saines paroles, savoir à celles de notre Seigneur Jésus Christ et à la doctrine qui est selon la piété, il est enflé d'orgueil, ne sachant rien, mais ayant la maladie des questions et des disputes de mots, d'où naissent l'envie, les querelles, les paroles injurieuses, les mauvais soupçons, les vaines disputes d'hommes corrompus dans leur entendement et privés de la vérité, qui estiment que la piété est une source de gain. Or la piété avec le contentement est un grand gain » (1 Timothée 6: 3-6).

Ces mots se réalisaient à la lettre dans l'Allemagne du 17^e siècle : ce n'était partout que discussions théologiques à n'en pas finir, et d'un caractère très aigu. Luthériens et réformés continuaient à s'entre-dévorer. Déjà du vivant de Luther un groupe de ses adhérents s'étaient tenus d'une manière particulièrement stricte à ses enseignements, tandis qu'il se formait un parti de conciliation sous l'influence de Mélanchton.

Ce dernier travaillait à l'union des deux camps qui divisaient le protestantisme ; certains de ses partisans envisageaient même une entente avec les catholiques. Du vivant de Luther ces visées restèrent à l'état embryonnaire, mais après sa mort la guerre éclata entre les deux tendances.

Les Luthériens stricts se montrèrent d'une violence extrême ; ils allèrent jusqu'à faire décapiter le chef du parti opposé. Chose désolante, on portait en chaire les questions débattues, au lieu de suivre l'exemple donné par l'apôtre Paul qui écrivait aux Galates : « Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ » (Gal. 6:14).

De la sorte on ne cherchait plus le salut des âmes, ni leur édification ; on les agitait en ne s'occupant que de formules creuses, afin de poser des règles d'orthodoxie, règles créées par le clergé, sans tenir aucun compte des enseignements de la Parole de Dieu. Celle-ci tombait dans l'abandon le plus complet ; on ne s'en inspirait plus pour y trouver une direction de vie. Il va

de soi que la moralité générale baissait sérieusement. À la justification par la foi avait succédé la justification par la croyance.

Ces querelles intestines, sans fruit aucun, finirent par lasser les âmes pieuses. Petit à petit on en vit revenir à la source première, à laquelle avaient puisé les réformateurs. Il y eut des écarts, des exagérations dans le mouvement nouveau. Celui-ci n'en fut pas moins comme une réforme de la Réformation allemande, desséchée, pétrifiée dans une connaissance aride et purement intellectuelle, sans aucun élément quelconque propre à édifier. Parmi ces chrétiens pieux et dévoués, il y a deux noms à retenir : ceux de Spener et de Francke.

B) La naissance du piétisme

Philip Jacob Spener (1635-1705), originaire d'Alsace, fut pasteur à Strasbourg, puis à Francfort. C'est dans cette dernière ville que son activité prit son caractère définitif. Son premier sermon portait sur le texte bien connu : « Le juste vivra de foi » (Rom. 1: 17 ; Hab. 2: 4).

On crut entendre à nouveau la voix de Luther, affirmant de toute son éloquence la base même de toute la Réformation et rappelant que Jésus « est la pierre méprisée par vous qui bâtissez, qui est devenue la pierre angulaire ; et il n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes 4: 11-12) : vérités élémentaires, mais qu'il fallait évoquer à nouveau.

Spener n'y manqua point, non seulement ce jour-là, mais tout au long de sa carrière. Avec un courage extraordinaire il stigmatisait les erreurs de son époque, le formalisme, la froideur d'un grand nombre, l'abandon du premier amour, le déshonneur jeté sur le nom du Seigneur et sur le témoignage chrétien.

Mieux encore, il indiquait le remède à apporter à ce triste état de choses et amena ainsi un réveil spirituel merveilleux. Il comprit aussi la nécessité de construire solidement l'édifice qui s'élevait au-dessus des ruines accumulées. Pour cela, chose inouïe pour l'époque, il invita les chrétiens à se réunir entre eux, loin de toute autorité humaine, sous le regard du Seigneur

et la direction du Saint Esprit, afin de prier ensemble, de lire la Parole de Dieu et de l'étudier. Beaucoup de ces chrétiens réalisèrent des progrès remarquables dans les choses de Dieu.

Chez d'autres malheureusement l'élément humain prit le dessus, développant des notions d'étroitesse qui engendrèrent un immense orgueil spirituel. Des désordres se produisirent et, au bout de quelques années, Spener vit lui-même la nécessité d'interrompre ces réunions, qui pourtant avaient apporté de riches bénédictions.

Plus tard il reçut un appel à Dresde en qualité de prédicateur de la cour. Il y continua l'œuvre commencée à Francfort. En outre, frappé de la profonde ignorance de la population, il entreprit de l'instruire dans les éléments des connaissances humaines, puis aussi dans les vérités évangéliques.

Il s'attira ainsi les sarcasmes des grands personnages au milieu desquels il se mouvait et qui disaient que l'électeur avait appelé au poste de prédicateur un petit maître d'école. L'exemple de son zèle gagna les étudiants de l'université de Leipzig dont quelques-uns organisèrent des réunions d'édification mutuelle, comme celles qui avaient eu lieu à Francfort.

Elles aboutirent aux mêmes excès et pour les mêmes causes. Les étudiants convertis se mirent à affecter le mépris de la science, à jeter au feu les livres de leurs maîtres, à se distinguer par des excentricités de costume et de manières. Spener du reste les en blâmait sévèrement. Ces bizarreries valurent à ses adhérents le nom de piétistes, sobriquet qui emporte avec soi, dans l'acceptation courante, une idée d'étroitesse et de singularité.

Spener finit par tomber en disgrâce pour avoir adressé à l'électeur une lettre où il lui faisait une remontrance assez vive, parfaitement justifiée, sur sa conduite. Le prince reçut d'abord de cet avertissement, donné avec toute la grâce qui convenait à un chrétien, une impression des plus salutaires qui aurait pu réagir sur le reste de sa carrière.

Mais ses courtisans, dont la plupart détestaient Spener à cause de la franchise avec laquelle il leur reprochait leurs défauts, saisirent avec empressement ce prétexte pour le discréditer auprès du souverain. Celui-ci jura de ne plus aller entendre le pieux prédicateur et Spener fut heureux

d'accepter peu après un appel qu'il reçut de Berlin où il termina sa vie. Jusqu'à la fin il eut à subir les attaques acerbes que lui attiraient les extravagances de ses adhérents et dont, bien à tort, on le rendait responsable, tellement il est vrai que, dès le jour où les principes humains se mêlent à la marche chrétienne, celle-ci en est affaiblie et aboutit à une chute.

Malgré une constitution délicate et de fréquentes maladies, Spener fournit un travail des plus considérables. Il laissa cent vingt-trois volumes. Sa correspondance, très étendue, l'obligeait à écrire plus de mille lettres par année. Quand on songe que, à côté de cela, il déploya une immense activité pastorale, on reste confondu.

Il ne se donnait aucun instant de repos. Il raconte qu'en sept ans il n'eut que deux fois le loisir de pénétrer dans son jardin ; les courses nécessaires pour les nombreuses visites qu'il faisait lui tenaient lieu de promenades. Il consacrait chaque jour de longs moments à la prière. Sur son lit de mort, comme un de ses amis faisait allusion au bien qu'il avait répandu autour de lui, il l'interrompt par ces mots : « je ne possède aucun mérite, aucun, aucun, sinon ceux que je trouve en Jésus Christ par la miséricorde de Dieu. De tout le bien qu'il m'a été donné d'accomplir, je ne m'attribue absolument rien. De tout cela il ne me demeure que le sentiment de mes manquements ».

Auguste-Hermann Francke (1663 -1727) était de trente ans plus jeune que Spener. Doué de belles aptitudes intellectuelles, il fit de fortes études à Leipzig, où il entra en contact avec des piétistes et assista à leurs assemblées. Mais la science et la célébrité l'attiraient fort. Toutefois le Seigneur veillait sur lui.

Un jour il avait à préparer un sermon sur Jean 20: 31: « Ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom ». On l'avait invité à parler de la vraie foi, mais il fut saisi d'une angoisse indicible, car il sentait que c'était là ce qui lui manquait précisément.

Il s'était même demandé à plus d'une reprise si la Bible avait vraiment le droit d'être appelée la Parole de Dieu. « En cet instant solennel », raconte-t-il plus tard, « je vis toute ma vie passée se dérouler devant moi, comme on considère une ville du haut d'un clocher. Mes péchés se présentèrent à mes

yeux si distinctement que j'eusse pu les compter, et bientôt j'en découvris la source initiale, à savoir mon incrédulité, ou plutôt ma prétendue foi qui ne servait qu'à me tromper moi-même ».

Il se jeta à genoux, se mit à crier à Dieu de toute la force de son âme : « Ô Dieu ! Révèle-toi à moi et sauve-moi ! ». L'exaucement ne se fit pas attendre ; une paix divine descendit dans son âme et chassa en un instant tous les doutes ; il lui semblait avoir vécu jusque-là dans un songe : « J'eus dans mon cœur l'assurance de la grâce de Dieu en Christ et je pus appeler Dieu mon Père. Toute tristesse, toute inquiétude me furent ôtées ; un torrent de joie inonda mon âme ».

Francke professa tout d'abord à Leipzig où il donna un cours remarquable sur les épîtres de Paul ; il eut plus de trois cents auditeurs et ce succès excita la jalousie. À Erfurt, comme pasteur, il ne craignit pas d'exposer l'Évangile dans toute sa simplicité, sans l'accompagner d'un commentaire philosophique selon l'habitude de ses collègues ; on en prit ombrage et il dut quitter la ville dans les quarante-huit heures : tellement il est évident que la pure vérité irrite ceux qui se complaisent dans les ténèbres de l'erreur.

Peu après, sous l'influence de Spener, Francke reçut un appel à Halle, comme pasteur dans un faubourg de la ville et, en même temps, comme professeur de grec et de langues orientales à l'université. Tout son enseignement tendit à ramener les étudiants à la lecture de la Bible ; il exerça sur eux une influence bénie, si bien que Halle ne tarda pas à gagner la réputation de former des prédicateurs sincèrement évangéliques et entièrement dévoués à la diffusion de la vérité.

Le caractère ardent de Francke le poussa dans une autre direction encore. Un legs permettait au pasteur de Halle de recevoir et d'élever un orphelin chez lui. Au lieu d'un seul pensionnaire, on lui en présenta quatre ; les quatre furent accueillis.

L'année suivante ils étaient cinquante. Francke dut songer à construire une maison ; il en acheta une qui avoisinait le presbytère, puis une seconde, mais cela ne suffisait pas. Tout le capital du digne ecclésiastique consistait en une grande foi ; elle ne fut pas trompée. « De semaine en semaine, de mois en mois », dit-il, « le Seigneur m'envoya de petits dons, mettant son pain en

petits morceaux, si je puis ainsi m'exprimer, de façon à répondre à mes besoins ».

Grâce à ces subventions, qui se succédaient avec constance, Francke vint à bout de l'édifice, qui devait d'ailleurs être sans cesse agrandi par de nouvelles constructions. Sur le fronton on voyait un aigle montant vers le soleil, avec cette inscription : « Ceux qui s'attendent à l'Éternel renouvelleront leur force ; ils s'élèveront avec des ailes comme des aigles ; ils courront et ne se fatigueront pas, ils marcheront et ne se laisseront pas » (Ésaïe 40: 31). À la mort de Francke l'orphelinat comptait cent trente-quatre enfants. Il avait aussi créé un grand nombre d'écoles, ainsi que diverses institutions qui s'y rattachaient.

Animé ainsi d'un ardent désir d'être utile à ses semblables, Francke n'oubliait pas l'essentiel ; tous ses efforts tendaient à inculquer à ceux qu'il avait sous sa direction la seule chose nécessaire, « la bonne part, qui ne leur serait point ôtée » (Luc 10: 42). Souvent aux prises avec de grosses difficultés soit matérielles, soit morales, sa foi, toute simple, enfantine presque, lui apporta un puissant secours et servit d'exemple bienfaisant à son entourage.

Quoiqu'il ne fût pas exempt de certaines des erreurs du piétisme strict, — par exemple que l'âme, pour se convertir, doit préalablement passer par l'angoisse du désespoir et se trouver abandonnée de Dieu, comme Christ le fut sur la croix, — Francke n'en fut pas moins un fidèle et dévoué témoin du Seigneur. Soutenu par la puissance de Dieu, il tint haut et ferme ce qu'il avait appris ; toute sa vie rendit un éloquent témoignage à ses convictions.

C) Les Moraves

On a vu plus haut que le Seigneur, dans sa fidélité, avait maintenu un témoignage parmi les chrétiens de Moravie, descendants de ceux qui avaient connu Jean Huss.

Mais la persécution menaçait toujours. Ils ne pouvaient se réunir qu'en cachette, car on les contraignait à faire extérieurement profession de catholicisme en assistant aux cérémonies de l'Église officielle. Ils en souffraient cruellement dans leurs consciences et résolurent de quitter le

pays, dès que Dieu leur montrerait un lieu propre à leur assurer un asile paisible.

C'est en 1722 que le jeune comte Zinzendorf, converti depuis peu et rempli du désir de faire quelque chose pour le Seigneur, leur offrit de venir s'établir sur ses terres. Ils acceptèrent avec empressement sa proposition, dans laquelle ils voyaient une réponse à leurs instantes prières. Le domaine qui leur fut assigné, au pied de la colline du Hutberg, ne tarda pas à se couvrir de nombreuses maisons, alignées le long de rues bien aménagées et entourées de jardins fleuris. La nouvelle ville reçut le nom de **Herrnhut** (protection du Seigneur).

Ayant perdu de bonne heure son père, homme très pieux, *Zinzendorf* avait été élevé dans les mêmes principes par sa grand-mère ; Spener lui servait de parrain. Il n'avait pas quatre ans qu'il manifestait déjà le désir de servir le Seigneur. « Ce qui faisait », a-t-il raconté, « l'impression la plus profonde sur mon cœur, c'est ce qu'on me disait de l'amour de mon père pour le Sauveur crucifié ».

Il resta fidèle à ce souvenir et Dieu s'en servit pour le mettre à l'abri des systèmes philosophiques qui envahissaient l'Allemagne. Il n'avait pas atteint l'âge d'homme que déjà sa position était prise : « je résolus très fermement », dit-il, « d'appliquer mon entendement à toutes les connaissances humaines, de l'aiguiser autant que possible, mais aussi, dans les questions d'ordre spirituel, d'écouter avant tout la voix de mon cœur rendant témoignage à la vérité et de rejeter sans merci toutes les doctrines qui seraient contraires à cette vérité ».

Il tint parole et, rejetant toutes les subtilités de la métaphysique, regarda vers le Seigneur pour recevoir son secours en vue d'une activité vraiment digne de l'Évangile, « pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu » (Col. 1: 10).

En vain, plus tard, son tuteur chercha-t-il à le détourner des choses d'En haut en l'incitant à entreprendre de longs voyages à l'étranger, bon moyen pour le distraire, affirmait-on. « Si c'est pour me rendre mondain », dit Zinzendorf, « qu'on veut absolument m'envoyer en France, je déclare que ce sera du

temps et de l'argent perdus ; car Dieu, dans sa bonté, maintiendra en moi le désir de ne vivre que pour son service et pour glorifier le Seigneur Jésus.

Je compte sur lui pour me donner le courage et la force nécessaires ». Le jeune homme dut se plier aux injonctions de ses aînés. Il se mit en route et passa par Düsseldorf, où il vit un tableau qui représentait le Christ sur la croix ; au-dessous on lisait cette inscription en latin : *Hoc feci pro te ; quid facis pro me ?* (« Voilà ce que j'ai fait pour toi que fais-tu pour moi ? »)

Zinzendorf ressentit une impression profonde à la lecture de ces mots : « Je sentis », dit-il, « que je n'avais pas grand-chose à répondre à cette question et je suppliai le Seigneur de placer devant moi ce qu'il désirait que je fisse pour lui, puis de m'accorder la force dont j'avais besoin ».

Zinzendorf profita de son séjour en France pour se mettre en rapport avec les enfants de Dieu qui s'y trouvaient et, à leur contact, il apprit beaucoup de choses qui lui avaient échappé jusque-là. Ces chrétiens venaient de passer par de cruelles persécutions ; d'autres les attendaient, à n'en pas douter, mais rien n'ébranlait leur foi et ils envisageaient l'avenir avec une sérénité parfaite.

De retour dans sa patrie, Zinzendorf se maria. C'est peu de temps après qu'il apprit à connaître les *moraves*, nom que l'on donnait à ses nouveaux protégés, en souvenir du pays d'où ils sortaient. Leur piété le frappa vivement, mais aussi le fait que ces pauvres gens, malgré les épreuves douloureuses qu'ils avaient traversées, n'entendaient point du tout mener dorénavant une existence oisive.

Un sang généreux circulait dans leurs veines. Les persécutions qu'on leur avait infligées avaient eu cet effet extraordinaire de les détacher entièrement des choses de ce monde, tout en les animant d'un ardent désir de communiquer à d'autres les précieuses vérités dont ils étaient dépositaires. Sur ce point tout particulièrement ils se rencontraient avec Zinzendorf qui, lui aussi, brûlait d'amour pour les inconvertis et cherchait un champ de travail où leur annoncer l'Évangile en Allemagne ou en pays étranger.

L'occasion se présenta bientôt à eux de donner suite à leur souhait. Se trouvant à Copenhague, Zinzendorf y rencontra un noir de l'île de Saint

Thomas, dans les Antilles. Cet homme était converti et il exprima au comte le vœu de le voir s'intéresser à l'évangélisation de sa race.

Il ne connaissait pas le tempérament bouillant de celui auquel il s'adressait. Zinzendorf partit sur le champ pour Herrnhut et fit part de la rencontre qu'il avait faite. Sa proposition suscita un écho immédiat.

Le soir même deux hommes, profondément émus de ce qu'ils venaient d'entendre, prirent la résolution de se mettre en route aussi vite que possible. Comprenant bien cependant qu'ils ne devaient pas s'engager à la légère, mais que leur premier devoir était de présenter la chose au Seigneur, afin que ce fût lui, et lui seul, qui les dirigeât dans leurs projets, ne pouvant dormir, ils gagnèrent la forêt et là consacrèrent plusieurs heures à la prière.

Au petit jour ils rentrèrent à Herrnhut pour faire part de leur résolution à Zinzendorf, qui en témoigna une grande joie. Ils partirent très peu après, aucune attache de famille ni d'affaires ne les retenant.

D'autres les suivirent. Il ne saurait être question ici de faire l'historique des missions moraves ; il suffira de citer un ou deux faits encore, pour bien caractériser l'esprit qui animait ces chrétiens.

Zinzendorf avait appris que les Esquimaux du Grœnland vivaient dans l'ignorance la plus noire de tout ce qui touchait à leurs intérêts spirituels ; la notion même de Dieu leur manquait totalement. Il se demanda si quelqu'un voudrait se rendre dans cette terre inhospitalière. Un jour il aborda dans la rue un certain Sorensen et lui demanda, sans autre préambule, s'il serait disposé à partir.

— « Me voici ! Envoyez-moi ! » fut la réponse.

— « Très bien ! » répondit le comte, « mais il faudrait partir demain ».

— « Entendu ! Je partirais même aujourd'hui, si seulement j'avais des souliers. Les miens sont complètement usés ».

— « Tu les auras », dit Zinzendorf, et le brave homme, aussitôt chaussé de neuf, prit ses hardes et se mit en route.

Dans ces vocations il ne conviendrait pas de parler d'emballement, ni d'étourderie, ni de manque de réflexion. Depuis longtemps ces jeunes gens attendaient l'appel du Seigneur ; ils demeuraient prêts à y répondre au

premier signal, telles des sentinelles en faction. Ils ignoraient les difficultés ; ils ne voyaient que le but qu'il s'agissait d'atteindre et mettaient toute leur confiance en Dieu pour qu'il levât les obstacles. L'idée d'avoir été mis à part pour cette œuvre magnifique les faisait brûler d'un saint enthousiasme. C'est ce qu'illustre l'anecdote suivante.

Deux Moraves, Feder et Israël, ce dernier très petit de taille, boiteux et contrefait, partirent pour l'île de Saint Thomas. Peu avant d'arriver à destination, leur navire fit naufrage et l'équipage les abandonna sur un récif battu par les flots. Feder eut la malencontreuse idée de chercher à gagner la côte en sautant d'un rocher à l'autre, bien qu'ils fussent rendus dangereusement glissants par les vagues qui les aspergeaient sans relâche.

L'accident se produisit. Le malheureux tomba dans la mer ; un énorme paquet d'eau le saisit et le jeta si violemment contre un écueil qu'il perdit connaissance et disparut dans les flots déchaînés, sous les yeux de son compagnon, hors d'état de lui porter le moindre secours.

« Et toi », demanda-t-on plus tard à Israël, « qu'as-tu fait en voyant disparaître ton camarade ?

— Je lui ai crié : « Va-t'en en paix, cher frère. Et j'ai entonné un verset de cantique »

Il fallait avoir une âme forte et héroïque pour chanter dans une circonstance aussi critique. Le Seigneur seul pouvait donner à ses serviteurs la force nécessaire pour ne pas défaillir et ils devaient avoir très à cœur les intérêts de leur Maître pour affronter ainsi, sans faiblir, peines, fatigues et dangers de toutes espèces.

Ce qui aggravait beaucoup leur position, c'est que, à cette époque, on n'avait pas la moindre idée de ce que signifie l'adaptation du missionnaire à son champ de travail, sa préparation préalable, puis les précautions hygiéniques les plus élémentaires.

Aussi, pendant les premières années, les pertes en vies humaines furent terribles, parce qu'on ignorait totalement les conditions de vie sous les tropiques. On s'installait, sans songer au danger, dans des contrées marécageuses où régnait la fièvre et l'on ne connaissait aucun moyen de la combattre. Chaque année la liste des victimes s'allongeait démesurément. En

1734, on avait envoyé à l'île de Sainte-Croix (Antilles) 18 missionnaires, que 11 autres suivirent de près.

Au printemps de 1735 la nouvelle arriva à Herrnhut de la mort de 10 d'entre eux. La consternation fut grande : avait-on raison d'exposer ces frères, de propos délibéré, à de tels dangers, puisqu'on savait ce qui les menaçait ? Fallait-il en laisser partir d'autres au-devant d'une mort presque certaine ? Mais bientôt l'église de Herrnhut se ressaisit. Le feu qui avait risqué de s'éteindre se ralluma de plus belle.

Les brèches faites par la mort dans les rangs des missionnaires se comblèrent et l'on persévéra. L'amour du Seigneur, une confiance illimitée dans sa puissance écartaient tous les obstacles et faisaient taire toutes les hésitations.

En 1760, année de la mort du comte de Zinzendorf, 226 missionnaires déjà étaient partis dans 28 contrées différentes, soit, en moyenne, 8 missionnaires par an. Zinzendorf se rendit lui-même dans l'Amérique du Nord, avec sa fille, afin d'édifier les convertis et de les fortifier dans la foi.

Il courut aussi de grands dangers en évangélisant les Indiens qu'il allait chercher dans leurs retraites les plus écartées, traversant même des montagnes abruptes et suivant des pistes de chasseurs, que seuls les Peaux-Rouges pratiquaient, le long de précipices vertigineux ou de torrents bouillonnants.

Mais rien ne le troublait ; il demeurait parfaitement calme au milieu des sites les plus sauvages et dans la solitude d'épaisses forêts, presque impénétrables ; il savait que son Sauveur se tenait auprès de lui et le gardait de tout mal.

À l'heure qu'il est, l'activité missionnaire continue à distinguer les Moraves. Aucune autre communauté chrétienne n'a fait autant dans ce domaine. On a pu écrire ceci à leur sujet, et à très juste titre : « Au Groenland et au Labrador, dans les régions polaires, dans les Antilles et en Guyane, ou sur les plages brûlantes de l'Afrique et de l'Inde, les frères moraves ont toujours été à l'avant-garde des missions évangéliques et ont donné aux autres chrétiens l'exemple d'une abnégation sans réserve et du plus complet dévouement ».

Il ne faut pas oublier non plus le souci que prennent ces chrétiens de l'éducation de la jeunesse. Leurs écoles sont justement célèbres tant à cause de la qualité de l'enseignement qui s'y donne qu'à cause du soin que l'on prend d'éduquer les élèves, tout en les instruisant. Toute cette éducation repose sur les enseignements de la Parole de Dieu. « Élève le jeune garçon selon la règle de sa voie ; même lorsqu'il vieillira, il ne s'en détournera point » (Prov. 22: 6).

Quant à Zinzendorf, il se laissa aller, sur le tard, à certaines exagérations qu'on a pu lui reprocher avec raison. Il le reconnut du reste si bien qu'il mit tous ses soins à prémunir ses frères contre l'exemple fâcheux qu'il leur avait donné.

Il n'en fut pas moins un témoin très fidèle et convaincu de la vérité. Profondément pénétré de l'amour de Christ pour les pécheurs, il ne cessait pas de le présenter comme l'Agneau de Dieu et la Victime offerte pour le salut du monde.

Malgré sa haute taille, son aspect imposant, il se montrait toujours humble, affable et plein d'à propos dans sa conversation et ses prédications. Un jour, raconte-t-on, pendant un voyage à pied, il fut abordé par un brigand qui le somma de lui remettre sa bourse.

Le voyageur obéit, mais ajouta, en frappant sur l'épaule du bandit : « Maintenant, mon cher, lorsque tu seras en face de la potence, souviens-toi que le Seigneur Jésus est mort pour tes péchés et tu pourras encore être sauvé ». L'homme s'en alla, saisi par cette parole originale et miséricordieuse ; peu après il accepta le salut par Christ.

Les Moraves restent toujours étroitement attachés à la lettre de la Bible. Dieu les a tout spécialement bénis dans les périodes où triomphaient le rationalisme et l'incrédulité, en les employant pour faire valoir bien haut la fidélité la plus stricte aux vérités données au commencement, pour insister aussi très énergiquement sur la pure doctrine évangélique du salut par la foi. À ce point ils s'apparentent étroitement avec les réformateurs, avec Luther avant tout.

APPLICATIONS

- 1) Les mouvements les plus nobles peuvent être corrompus quand on laisse les considérations humaines et politiques se mêler à la pureté des Saintes Écritures. Nous devons apprendre à se fier complètement au Seigneur et à la Bible dans les circonstances les plus difficiles. La prière sincère et fervente est également essentielle.
- 2) Méditons et considérons la main souveraine du Seigneur pour la direction et pour le relèvement de l'attachement à la Bible en utilisant des hommes pieux et fidèles (Spener et Francke). Voyons aussi comment le Malin utilise la jalousie pour tenter de détruire l'œuvre des hommes pieux.
- 3) Le comte Zinzendorf et les Moraves furent tellement dévoués, amoureux du Seigneur et remplis d'abnégation et d'esprit de sacrifice et de courage pour l'évangélisation. Prions le Seigneur de nous donner une pareille attitude et un pareil comportement par sa grâce et pour sa gloire!

MÉDITATIONS SUR CETTE DEVISE DES FRÈRES MORAVES : « PUISSE L'AGNEAU IMMOLÉ RECEVOIR LA RÉTRIBUTION POUR SES SOUFFRANCES!

EXEMPLE DE L'AMOUR DES FRÈRES MORAVES

Sur une île des Antilles, un propriétaire athée d'origine britannique disposait de 2000 à 3000 esclaves. Ce propriétaire s'était juré de ne permettre à aucun prédicateur ni à aucun membre du clergé de demeurer sur cette île, car il ne voulait plus jamais entendre parler de Dieu.

Deux jeunes frères Moraves d'une vingtaine d'années furent informés de cette situation et en furent affligés. Ils se vendirent au planteur britannique et utilisèrent l'argent de leur vente pour payer leur propre passage sur cette île. Partis pour ne plus jamais revenir, car il ne s'agissait pas d'un contrat de quatre ans, ils s'étaient vendus pour être

les esclaves de cet homme inique. Tout ce qu'ils voulaient, c'était de pouvoir être une présence chrétienne au milieu de ces pauvres gens à qui était refusée toute forme de réconfort spirituel.

Au moment du départ, les familles pleuraient, car elles savaient que jamais elles ne reverraient ces deux jeunes gens. Une fois franchie la jetée du port de Hambourg, un des jeunes gens s'empara du bras de son compagnon, le leva bien haut et cria de manière à se faire bien entendre des personnes qui les regardaient partir depuis le rivage : « Puisse l'Agneau immolé, recevoir la rétribution pour ses souffrances ! » Ce fut la dernière fois qu'on entendit parler d'eux.

Depuis lors, cette phrase est devenue la devise des missions Moraves : « Puisse l'Agneau immolé, recevoir la rétribution pour ses souffrances ! »



